



Vincent Piton

Je m'appelle Vincent Piton et à cet instant précis, ma vie tourne essentiellement autour de mon activité d'accompagnateur de moyenne montagne à l'île de la Réunion. En gros, mon travail consiste à encadrer des gens dans les Hauts de la Réunion tout en leur parlant de la nature et du sujet que je préfère : les petites plantes qui se mangent. Eh oui, chacun ses passions...

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours ressenti une forme de fascination pour la Nature au sens large, comme le sentiment profond, évident et percutant qu'il y avait quelque chose de l'ordre du sacré, dans sa forme palpable, qui se passait lorsque l'on se retrouvait simplement seul au milieu de formes de vie qui ne parlent pas l'Humain. On dit souvent que la vérité sort de la bouche des enfants, et leur fonction « sans filtre » activée par défaut y est sans doute pour quelque chose. Ainsi, encore aujourd'hui, j'essaie de suivre ce que je vivais comme des vérités sensibles lorsque j'étais enfant. Et c'est plutôt simple : s'il faut se choisir un but dans la vie, je n'en vois pas de plus sensé que de travailler à rendre la Terre en meilleur état que lorsque je l'ai trouvée en arrivant.

C'est ce fil rouge qui a conditionné la quasi-intégralité de mes choix d'orientation – depuis que je suis tout petit, en fait – et qui aujourd'hui encore m'amène ici, dans ce texte. Je ne sais pas si le destin existe véritablement, ou si c'est un nom que l'on pose sur ses choix, mais je crois qu'il y a quelque chose de l'ordre de

l'expression de ce phénomène là-dedans. Pendant mon parcours universitaire, j'ai zigzagué entre la biologie, l'ingénierie dans le domaine de l'agronomie, la finance, la foresterie ou encore la sociologie... Mais avec le temps, grandissait en moi l'impression de ne pas d'avoir la marge de manœuvre que j'aurais imaginé avoir pour faire quelque chose pour l'environnement dans sa forme la plus concrète, à une échelle satisfaisante, et sans alimenter des dynamiques avec lesquelles je ne me sentais pas en accord.

C'est pour cela que je suis guide maintenant. Même si sur certains aspects je peux avoir l'impression d'avoir rétrogradé en termes de pouvoir décisionnel, je comprends les implications de ce que je fais, vous voyez ? Je me lève le matin, j'emmène des gens en montagne et, le soir, je rentre chez moi. Simple.

Avant d'arriver à la Réunion, j'avais déjà passé deux ans entre écovolontariat et voyage à vélo, notamment avec le projet de traverser la France en ne mangeant que des plantes sauvages. Ainsi lorsque je me suis lancé dans l'aventure de traverser la Nouvelle-Zélande à pied, il s'agissait d'un désir très rationnel nourri par des expériences passées : je voulais faire une grosse traversée de plusieurs mois et de plusieurs milliers de kilomètres, en solitaire, avec pour objectif de cartographier toutes les plantes sauvages comestibles que je trouverais en chemin, et voir si je pouvais ramener quelque chose de précieux de cette aventure pour juste donner envie à un maximum de personnes d'aller se déconnecter le temps d'un instant de Vie. La solitude dans la Nature permet l'émergence de sentiments très spécifiques, que l'on ne ressent presque jamais dans nos existences urbaines trépidantes et hyperconnectées. Et c'est une sensation que j'aime beaucoup.

J'ai une espèce de passion dévorante pour l'itinérance, le kilomètre. L'idée de voir tous les sentiers, tous les cours d'eau, toutes les vallées, ça me fascine. Je ne sais pas trop d'où ça vient, mais ça me fait un peu penser à ce qui peut se passer lorsque l'on entreprend un pique-nique au milieu de nulle part. Il va toujours y avoir une première fourmi qui se promène toute seule sur ta jambe. On s'imagine bien que normalement, elle devrait se trouver dans sa colonne, à vaquer tranquillement à ses occupations de fourmi. Mais non, celle-là est sortie on ne sait pas trop comment ni pourquoi de son sentier pour aller découvrir ce qui se trouve de l'autre côté du brin d'herbe. C'est la fourmi éclairieuse, celle qui forme un nouveau sentier. Elle va peut-être y laisser sa peau, se perdre ou se faire anonymement écrabouiller par une main peu scrupuleuse, ou elle va peut-être découvrir un trésor perdu qui bénéficiera à tous. Je ne sais pas s'il s'agit d'une prédisposition génétique à se rêver éclairieur, mais dans tous les cas, je trouve un sens à ma vie à me projeter dans cette direction.

J'aimerais beaucoup, dans les prochaines années, rentrer en France et parcourir à minima la France ou l'Europe, mais par les sentiers les plus sauvages possibles. Nous avons un très beau passé, toute la France a été peuplée, et il reste des sentiers un peu mangés par la nature, mais toujours présents. Les voies romaines, ou encore tous les chemins convergeant vers Bibracte, ancienne place forte des Gaulois du temps des conquêtes de César par exemple. Je trouve ça incroyable de pouvoir encore les parcourir. J'y vois un quelque chose d'un peu comparable à ce que l'on doit ressentir en s'asseyant sur un siège de la bibliothèque d'Oxford, en pensant que Tolkien a dû un jour se trouver à la même place. Voyager loin de l'influence de l'activité humaine, c'est un peu comme voyager dans le temps, et ça, ça me donne extrêmement envie.

Dans tous mes projets, je suis toujours en quête d'un sentiment de cohérence. Je n'ai pas envie de faire tout ça juste pour mon bon plaisir. J'aimerais que cela inspire des gens, ou du moins que cela interpelle sur l'existence d'une voie de traverse. Je parle aux personnes qui se sentent comme bloquées définitivement sur des rails : je voudrais leur offrir la possibilité d'un pas de côté. Je voudrais démystifier ce côté « nature dangereuse », bien qu'il faille s'armer de connaissances, et renouer avec les outils corporels à notre disposition dans notre corps de primate. Il y a quelque chose de très bon pour l'esprit à aller se perdre en forêt, au-delà de l'effet conjugué de l'exercice physique avec ce que l'on peut ranger sous le buzz actuel du « Shinrin-yoku », entre bien-être et mécanismes hormonaux impliquant des particules en suspension dans l'air des forêts.

Attention, je ne veux surtout pas amener les gens à piller le milieu. Mais juste idéalement contribuer à diffuser quelques connaissances simples et accessibles sur l'environnement et l'itinérance en solitaire, pour inciter les gens à vivre cette expérience de solitude en forêt. Je pense qu'elle arme l'esprit pour de nombreuses situations dans la vie, et je suis encore à chaque fois surpris de rencontrer des personnes n'ayant jamais de leur vie, pas même une seule fois, dormis seul dans la Nature – alors que cela me semble être une des expériences les plus fondamentales. Personnellement, je ne dors jamais aussi bien que seul au milieu de nulle part, directement sous les étoiles. J'aimerais tellement que tout le monde ait la chance d'au moins une fois vivre ce sentiment de face à face paisible avec la Voie Lactée, d'avoir pu prendre vraiment tout son temps à écouter dans un semi-éveil le bruit d'une prairie qui se prépare aux premiers rayons.

Derrière tout ça, il y a de drôles de nouvelles manières de voir le territoire qui émergent en toi. C'est une nouvelle appréhension de l'espace-temps, au risque de paraître complètement New Age. Par exemple, si tu as déjà parcouru

1 000 kilomètres à pied dans ta vie, et qu'un jour tu rates ton bus, t'obligeant à envisager deux heures de marche, tout ça te semble complètement anecdotique et plutôt bienvenu. Un jour, je devais traverser la France pour une réunion de famille et j'avais très maladroitement géré mon covoiturage : je me suis retrouvé seul à 4 heures du matin, laissé sur une bretelle d'autoroute. J'aurais pu prendre ça comme un cataclysme, parce que j'étais à 120 kilomètres de l'endroit où je voulais aller. Mais non, je suis allé dormir dans un taillis et puis j'ai marché. Je me suis dit : « Ce n'est pas grave, au pire qu'est-ce qu'il peut m'arriver ? Pour quatre ou cinq jours de marche grand maximum, je trouverai bien des trucs à manger, des sources... »

Finalement, il faut très, très peu de matériel pour acquérir une certaine plasticité ou adaptabilité face à presque tous les types de milieux. Je ne parle pas de haute montagne en hiver, mais de l'immense majorité des espaces qu'on peuple en tant qu'humains. Ceux-là, on peut les parcourir à pied sans grand danger, en étant un peu prudent.

J'ai envie de regarder les gens découvrir leur territoire à pied et voir avec leurs yeux, avec leur cœur. Ce sont des termes naïfs peut-être, mais c'est ce qui me semble le plus coller avec ce que ressens au fond... Quand tu es sur un alpage la nuit et que tu observes le fond d'une vallée, ça saute aux yeux comme une évidence. Tu peux distinguer les rayons de lumière des routes et des petites villes et tu rends compte que lorsque tu es en ville, ton univers, ta vie, ta perception de ce qu'est la planète, c'est la ville, ou du moins le monde des hommes. Si tu sors de la ville, c'est pour prendre une route qui te mène à une autre ville. Et tous ces chemins sont bordés de lumières, ou alors tu progresses à l'aide de n'importe quel dispositif te permettant d'apporter de la lumière avec toi au cœur de la nuit. Et d'un coup, ça te frappe comme une évidence : toute ta vie, toutes les personnes que tu as rencontrées, toutes les expériences que tu as vécues, tous les rêves que tu as échafaudés, tout ça s'est passé là, dans ce maillage de lumière... alors que l'intégralité du monde, c'est le reste, c'est tout ce qui demeure sombre la nuit. La pure présence humaine reste une complète exception dans le paysage, et c'est vraiment la nuit que tu peux réaliser ça. Et ce sentiment que le gros de la planète, ce sont ces espaces-là, le reste du monde baignant paisiblement dans la lumière de la Lune, c'est ce que j'aimerais que les gens palpent, car cela remet un peu à sa juste place dans le cosmos. Et c'est quelque chose de simple et de facile d'accès.

Il suffit de passer ne serait-ce qu'une semaine de randonnée en autonomie. Ce n'est pas compliqué, il n'y a pas besoin de connaître toutes les plantes sauvages pour ça. Savoir cuisiner un taboulé a minima. Parfois tu essuies un orage, tu as

un peu peur la nuit, puis au petit matin, tu vois que le ciel est bleu et tu comprends pourquoi l'oiseau d'à côté siffle de ne pas s'être fait atomiser son nid perché un peu trop haut au sommet de la plus haute branche du plus grand arbre du coin. Aussi, il y a ce bonheur de ne parler à personne pendant plusieurs jours. Au bout de trois ou quatre jours de silence, tu remarques que tes pensées discursives, ton magma mental, commencent lentement à laisser place à autre chose. L'élan créé par cette espèce d'écosystème de stimulations permanentes amenant ton esprit à tourner en continu s'épuise. Et, finalement, au bout d'un certain temps, tout ça commence à changer de couleur.

Il n'y a pas besoin d'avoir passé des années dans un monastère zen pour ça. Tu te reconnectes à ton corps et à ce qui t'entoure car tu as de moins en moins de sources de stimulation. Ton cerveau est en manque et il en cherche ailleurs. Le seul truc qu'il trouve, c'est ce qu'il y a autour de toi, tes sensations corporelles, la chaleur de l'air qui vient de varier... Autant de ressentis qui te ramènent à la réalité.

Honnêtement, si je pouvais marcher toute ma vie, réaliser un tour du monde infini à pied en répertoriant toutes les plantes sauvages, sources, abris, grottes, arbres utiles et endroits où il fait bon vivre, c'est un chemin de vie qui m'irait parfaitement.